

OU MONTHERLANT BAT SIMENON
SUR SON PROPRE TERRAIN

*Un coup de téléphone de Montherlant vint fort
à propos, comme un chant de coq, mettre en fuite
les fantômes crépusculaires ...*
Gide (Alger, Janvier 1929)

L'auteur d'*Un assassin est mon maître*¹ savait sans doute qu'avec ce dernier roman il nous donnait son chant du cygne. Écrit en 1970 (daté du 27 mai au 4 août) sur des souvenirs de 1928, il réalise à la perfection et sans l'avoir cherché les deux principaux motifs simenoniens du lieu et de son ambiance, sous toutes leurs facettes, ainsi que du personnage réprouvé, vainement en quête de lui-même. On s'étonnera peut-être que je rapproche ainsi deux écrivains qui semblent s'être toujours superbement ignorés, mais ce comparatisme aléatoire me semble l'un des privilèges critiques les plus légitimes.

Je ne serai pas long à évoquer les deux principales qualités de l'œuvre de Simenon. D'abord les « ambiances », de Delfzijl à Concarneau, de Sancerre à La Rochelle, de Porquerolles aux multiples aires parisiennes, arpentées par Maigret le plus souvent ... L'auteur y prend son temps et son plaisir, gustatif, olfactif, chromatique, à nous rendre bien présents tous ces lieux.

Ensuite, les personnages : mis à part Maigret, paragon de vertu, ils sont souvent de ces laissés-pour-compte, frisant la névrose, sortes de marginalisés semi-volontaires ou réelles victimes, que leur frustration, parfois pathétique, pourra conduire au crime. Tel semble bien apparaître, toutes catégories confondues, le « héros simenonien ». Anti-héros en l'occurrence, toujours en rupture, fugueur, errant dans cette « course au bout de lui-même »

¹ Lu dans l'*editio princeps*, Paris, Gallimard, 1971, avec une préface de Jean Delay.

qui s'avère souvent une course à l'abîme. Je ne fais que redire ici – vite fait – ce que la meilleure critique a si bien formulé déjà et en que, finalement, tout lecteur attentif a pu ressentir, recoupant les différents scénarios, tant des « Maigret » que des « romans de la destinée »².

Quant à Montherlant, peu soucieux de canevas ou de personnages récurrents dans son œuvre de romancier, il a pour habitude d'entremêler les lieux et les figures bien bouclées en chaque œuvre ou en chaque cycle (je pense aux « Jeunes filles ») sans redite ni retour. Ainsi dans son dernier roman s'entrecroisent Montluçon et Alger, Exupère et Saint-Justin, Sophie et Manoussié ... Or, à la lecture, – ou plutôt à la relecture, – d'« Un assassin est mon maître », il m'a sauté aux yeux qu'il s'agissait là avant tout, comme chez Simenon, d'évoquer un lieu dans toute sa force (Alger) et de nous faire vivre le drame d'un personnage, frôlant la psycho-pathologie avant d'y sombrer (Exupère).

Certes, il y a des personnages secondaires, hauts en couleur : Manuel Manoussié, dit Colle d'Epate 1) parce qu'on ne peut s'en dépêtrer, 2) parce qu'il vit d'esbroufe. C'est un français acculturé au Maghreb qui circule rue d'Isly en djellabah et en sandales, organise l'été des visites dans le Sud saharien, gigolo sur le retour, grand amateur de petites bédouines et « teneur » professionnel. On aura reconnu, presque trait pour trait, le portrait du « parasite » de comédie. Voir Ménandre, Plaute et quelques autres. Il y a aussi Madame Crabalona, la maquerelle entre deux âges et sa « maison », et les quelques amantes de passage : *flash back* sur Thérèse de Montluçon aux touffes hirsutes sous les bras, Stella la petite juive d'Oran, Sanchita qui jouit si bien et sait se faire offrir des petits cadeaux et enfin Sophie, une mineure fourguée par la Crabalona, qui fait ça sur le port, debout entre les tonneaux et qu'un médecin propose d'emmener en France « pour la sauver », juste au moment où Exupère allait s'éprendre de la douceur de sa peau, sur le haut de la cuisse ...

Il y a aussi toute la petite bourgeoisie coloniale, les demoiselles Rouffignol et autres logeuses, *intactae virgines* comme il se doit (et ça se comprend !). Et les joueurs de boule et les orphéonistes et les garçons de café et les yaouled et les petits cireurs et, enfin, l'inénarrable Saint-Justin, bibliothécaire-en-chef de la « franco-musulmane », homme précis, cassant, à l'allure militaire, ancien chartiste à la coiffure en brosse, dont Exupère, faute de la reconnaissance attendue, ne tardera pas à faire un tortionnaire parfaitement imaginaire. Car, en fait, ce maître n'est qu'un médiocre sous ses apparences de bravache : Saint-Justin ne sera jamais qu'un très petit Saint-Just ! Qu'il suffise pour s'en convaincre de le voir, flanqué de ses acolythes, présider la

² En cette année du centenaire, en plus du très beau choix de romans publiés dans la Bibliothèque de la Pléiade (édition, introductions et notices dues à Jacques Dubois et Benoît Denis), on mentionnera le *Simenon, écrire l'homme* de Michel Lemoine, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2003, et l'essai de Jean-Louis Dumortier, *Georges Simenon, un romancier pour aujourd'hui ?*, Bruxelles, Labor, 2003 (spéc. les p. 11-45 « un monde de rejetés »).

Sous-Commission du Comité du Centenaire (de la conquête de l'Algérie) en une scène en tous points digne des Comices agricoles vus par Flaubert (p. 37 et sq.). Pour ce qui est d'Exupère, nous verrons son cas tout à l'heure.

Or, un autre personnage le dispute au protagoniste de la tragédie et pourrait même mériter la palme : c'est la ville d'Alger et, plus précisément, le quartier de Bab-el-Oued. Le roman s'ouvre sur une double présentation de cet environnement, qui sera le biotope de notre héros : d'abord, le plan d'ensemble (p. 3-4), en damier alterné de noir et de blanc, à la voyelle courte et olivée, sur fond d'hispanisme et de quelques turbans, puis, le plan rapproché sur Exupère qui déambule « en veston » et avec des lunettes noires parmi ce peuple jeune et svelte « en espadrilles, qui va sans faire de bruit » (p. 3). S'ensuit le monologue intérieur du personnage, qui déteste le Midi, l'Algérie et Alger pour la médiocrité, l'ordure fleurissante et la vulgarité qu'on y rencontre à chaque pas. L'auteur précise en note, une ultime fois, qu'il ne faut pas lui imputer tous les propos de ses personnages de fiction – comme il le fit jadis pour Costals, – et ajoute en fait qu'Alger est peut-être pour lui ce que Milan fut pour Stendhal. Et, en effet, c'est toute l'Alger de ces années-là qui nous saute aux yeux, éblouis et nostalgiques, avec ses cinémas, ses cafés, ses dansings, ses parcs, son front de mer, sa casbah et même, – comme chez Camus dans *l'Été*, – des bouts de savoureux dialogues restitués en « cagayous » l'argot algérois des Pataouètes :

« Dans l'obscurité, on dialogue d'un bout à l'autre de la salle : "O Garcia ! ta mère elle cherche les clefs. – Ofe, ofe, ofe ! si elle a pas les clefs, elle me tue." La voisine d'Exupère, quand le documentaire commence, lui fait des yeux hors de la tête : "C'est le drame ? C'est le drame ?" Aucun "drame", pourtant, n'est annoncé sur l'affiche. Quand on projette le titre du nouveau film, qui est un film comique, elle sursaute et dit à son fils, avec un air de plus en plus égaré : "Va dire à tata Clo que le drame y va commencer." Et lui, avec le ton de supériorité de la robe prétexte, tournant l'index sur la tempe droite, pour faire signe que sa mère déménage : "Oh ! le drame tu dis ? Tu vois pas que c'est un rigolo ?" » (p. 111).

On n'oubliera pas, non plus, en haut de la rue Michelet, la sortie (ou l'entrée ...) des Facultés :

« Les étudiantes arrivaient aux Facultés. Là aussi, comme à Bab-el-Oued, une race jeune, pleine de vitalité et de vigueur. La puissance de leurs épaules, cette sorte de beauté alors si rare en France. Leurs cheveux de nuit et de tempête. Leurs dents blanches qui leur remplissaient la bouche quand elles riaient. Leurs genoux pareils au soleil levant. L'été dernier elles allaient jambes nues, la socquette roulée sur la cheville. Cet été elles avaient les pieds nus dans des sandalettes, qui leur donnaient la démarche dansante des primitifs : des pieds frais dans le cuir comme des langoustes dans leurs carapaces. » (p. 33).

Enfin, une vraie page d'anthologie, l'éloge des orphéonistes :

« Jeunes orphéonistes, échappés du gouffre de la vulgarité musicale, il vous reste à boire jusqu'à la lie la vulgarité dominicale : elle ne vous fait pas peur.

Jeunes orphéonistes, en grand uniforme d'orphéoniste, velours écarlate et broderies d'or, en pantoufles aussi, anges du Plateau et du Fraisier (faubourgs d'Alger), affalés au café ce soir de dimanche, avec des cernes de deux mètres de large, accablés d'avoir joué tout le jour, au trombone, les *pizzicati* de *Sylvio*, vos pantoufles ne symbolisent pas seulement le Midi : elles symbolisent la France. Mais vous, jeunes orphéonistes, en grand uniforme d'orphéoniste, velours écarlate et broderies d'or, et qui, dans vos pantoufles, avez les pieds nus, vous êtes pour nous l'incarnation vivante de l'Algérie. Vive l'Algérie ! » (p. 104).

Pour ce qui est d'Exupère, le titre du roman est l'énoncé même du motif de sa névrose : il croit que son patron veut l'anéantir. Ancien élève de l'école des Chartes lui aussi, alors en poste à Oran, il avait séduit Saint-Justin lors d'une tournée d'inspection par son sérieux et la rigueur de son travail de catalographe. C'est ainsi qu'il se retrouve sous ses ordres à la Bibliothèque franco-musulmane d'Alger, où les choses, dès l'été 28, ne vont pas tarder à se dégrader. Celui sur qui Exupère a violemment investi la charge affective d'une dévotion filiale restera ce qu'il est : un médiocre au pouvoir, sans plus de méchanceté que cela, dur par méthode, indifférent par caractère, insensible par incapacité. Bref, un homme ordinaire : tout sauf le père de remplacement si ardemment attendu !

Issu de la petite bourgeoisie de province et névrosé de bonne heure par son éducation rigoriste et étriquée, Exupère, également réformé en 1914 pour raison psychologique, ne tarde pas à développer une forme d'hypocondrie quant à son état mental. Il en tire une fierté morbide, consistant à s'évaluer différent des autres. Son mal empire, gravement, lorsqu'à 29 ans, en 1922, il découvre l'*Introduction à la psychanalyse* de Freud et s'en déclare « foudroyé » (p. 62). Il n'aura de cesse de se confronter aux cas et situations de lapsus et actes manqués évoqués par le Maître de Vienne, mais n'en fera qu'aggraver son mal, tant il est vrai qu'une auto-analyse sauvage et mal menée peut être la pire des choses. Un peu de science éloigne ... comme dit le proverbe.

Instable dans ses relations physiques avec les femmes, le plus souvent vénales – mais c'est encore là qu'il semble le plus efficace, – il manque d'équilibre affectif, d'assurance et, surtout, d'extériorisation des émotions. Il se fait sans cesse moquer et berné : par Colle qu'il admire mais qui s'invite et qui le tape, par Saint-Justin, le « maître » qui le traite de haut et le reprend à chaque occasion et sans aucune pitié sur l'un ou l'autre petit détail « agaçant », même par Livorno le garçon de salle de la bibliothèque et enfin par Attoun le pornographe, trois crans plus bas.

Puis, les choses empirent : le « papillon noir » de la folie qui lui tournait autour lui tourne maintenant dans la tête. De plus, l'ulcère à l'estomac se précise ; il tombe malade, souffre d'aboulie, manque au travail, se fait porter pâle, demande à Saint-Justin qu'il le mute à Paris, ce à quoi le « maître » se refuse, sans le lui dire clairement. Ne parvient plus à faire l'amour, ni même à en avoir envie. Finalement, sur les instances du

Bibliothécaire en chef, l'Inspecteur général le renvoie à Paris, mais à la condition qu'il se présente d'abord à la Salpêtrière. On le croit donc fou en haut lieu. Il s'était lui-même déclaré tel, mais cette reconnaissance officielle, cette reconnaissance-là, lui porte le coup de grâce et lors de son ultime entrevue avec Saint-Justin, incapable de se maîtriser, il est victime d'une miction involontaire qui lui mouille le pantalon (léger !) jusqu'au bas des deux jambes (p. 205).

C'est la fin de l'épisode algérien : il va reprendre le bateau et rentrer en France le lendemain. Toutefois, rentrant chez lui, ce jour-là, tout compassé, il pleura pour la première fois. Le passage vaut d'être lu :

« Il arriva au jardinet des Facultés sans avoir rencontré personne, et titubant, comme l'autre fois. Là, une étudiante très jolie le croisa, le regarda au visage. Un hasard fit qu'elle baissa les yeux. Elle vit *la chose*, et, en un instant, ses yeux se fixèrent sur *la chose*, avec une expression effarée. Exupère la dépassa de quelques pas, et il éclata en sanglots. » (p. 206).

Ces chaudes larmes eussent pu être salvatrices comme les gestes amicaux *in extremis* de Paolo, mais il est trop tard et lorsque le paquebot quittera le quai, il se sentira fou sur la mer, « l'effroyable mer ». Il la trouvait consolatrice pourtant, quelque temps auparavant du haut du square Besson « le ciel et l'eau se fondant à tel point l'un dans l'autre sur une seule unité de teinte ... tellement bleue qu'on croirait qu'en s'y trempant, on va en sortir bleuté comme les turbans des Arabes » (p. 163). Maintenant, il meugle avec les sirènes, au sens premier deux fois, et craint que le bateau ne coule ...

Vient ensuite le terrible Épilogue où l'auteur (vérité ou fiction ?) nous dit avoir rencontré Exupère désespéré fin 1928, rue Vivienne, ne se résignant pas, peur d'être colloqué, à la fameuse visite à l'hôpital psychiatrique qui lui aurait assuré une retraite pour raison médicale. S'ensuit l'errance irréversible où la victime se clochardise et adresse à Montherlant, en qui il a vu un bienfaiteur de passage, différents messages, toujours sans adresse d'expéditeur, depuis Sens, Melun, et enfin Auxerre d'où le Médecin-chef du Centre hospitalier lui annonce la mort « naturelle » de cet Exupère, dont nous apprenons enfin le prénom : Édouard. Il y a là de cette tendresse rude, un peu calleuse, qui fait penser à Maupassant lorsqu'il nous évoque la mort d'une bête prise au piège, face à l'indifférence ordinaire, assortie juste d'un peu de méchanceté.

Dans sa longue préface (60 pp.) – que j'avais eu le tort de lire en premier voici trente ans et qui m'avait semblé quelque peu dissuasive, – Jean Delay se livre en spécialiste des « troubles de l'humeur » à une analyse du « cas Exupère » qui me semble essentiellement littéraire, le diagnostic tenant en une page et pouvant se résumer à ces trois mots, on ne peut plus justes : délire sensitif sur fond de névrose. Le plus pathétique, à mes yeux, est que le célèbre psychiatre, – qui penche en faveur de la réalité du récit de l'épilogue, non sans évoquer comme il se doit le cas analogue de Salavin rencontré par

Duhamel sur la Montagne Sainte-Geneviève, – nous dise tout de go que ce malade aurait pu être traité de manière satisfaisante grâce à l'administration de quelques semaines de neuroleptiques et de sédatifs, accompagnée d'une thérapie de dialogue bien orientée. Comme quoi, l'*hamartia* tragique passe parfois bien près de la vie ordinaire !

Pour en revenir à la comparaison du début, on constatera qu'Alger (tout entière) tient ici en un seul roman, à la différence du kaléidoscope parisien, avec ou sans Maigret, dont les lignes se croisent et de recourent chez Simenon d'un roman à l'autre. Mais ceci n'est pas un vrai reproche : nous dirons plutôt que l'ouverture de Montherlant que l'on pourrait sous-titrer « variations sur le quartier de Bab-el-Oued » n'est en rien inférieure à ce que Simenon, orfèvre en la matière, a pu faire de mieux.

En revanche, le personnage principal, dont le cas psychologique a été fouillé avec minutie par son auteur et fut recomposé, touche après touche, avec une exactitude et un soin irréprochables, me paraît plus complet et plus nuancé que celui de bien des réprochés du cher Simenon qui, nonobstant le génie, allait parfois un peu vite en besogne. On sait qu'il « entrait en roman » pour une durée de 8 à 10 jours, s'immergeant dans son ambiance et s'identifiant à son(ses) personnage(s). On peut comprendre qu'à vivre à ce rythme tous les deux mois environ, il devait être exténué à l'approche du dixième jour, ce qui explique sans doute la faiblesse de plus d'un de ses dénouements. Pressé d'en finir, il n'est pas rare qu'il fasse surgir, comme d'une boîte, un diable ou une marionnette qui vient débrouiller l'écheveau et résoudre l'énigme. *Bunraku* dans les meilleurs cas, guignol dans les moins bons, mais souvent avec quelques effets de *finale* un peu bâclés. Bien sûr, ceci, qui n'est qu'occasionnel, n'entame pas les qualités des débuts et des corps de romans dont on a dit et redit la pertinence et la grandeur. Toutefois, dans le cas présent, Montherlant échappe à ce reproche, car il s'est donné le temps de faire de son Exupère un vrai héros tragique et de le mener à son terme, un peu comme fit Flaubert pour sa Bovary. La chute en est littérairement plus majestueuse et éthiquement plus efficace que s'il ne s'agissait que de résoudre un peu vite une équation à une ou deux inconnues.

Reste le style, et le phrasé. On connaît le degré zéro et le style blanc de Simenon. Bien des critiques et bien des amateurs en apprécient la simplicité, l'efficacité, la précision. Au risque de la monotonie, de la petite pluie et du ronron. Avec Montherlant, plus baroque, on alterne : périodes à la Chateaubriand, chutes abruptes à la Mérimée, surprises brachylogiques, mots d'argots émaillant le parlerre, irisant à point nommé la grisaille sur le point de surgir ... On peut préférer ceci à cela. Question de goût.

Enfin, pour l'humanisme et l'intelligence des altérités, sociales et culturelles, l'homme du quai Voltaire, malgré certaines apparences et quelques effets de pose, n'est nullement en reste avec notre double et triple émigré de Lakeville, de Tucson ou d'Epalinges ...